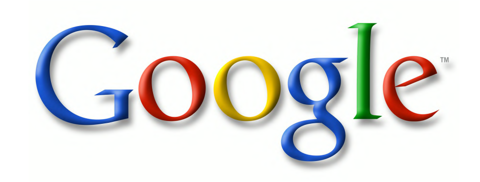
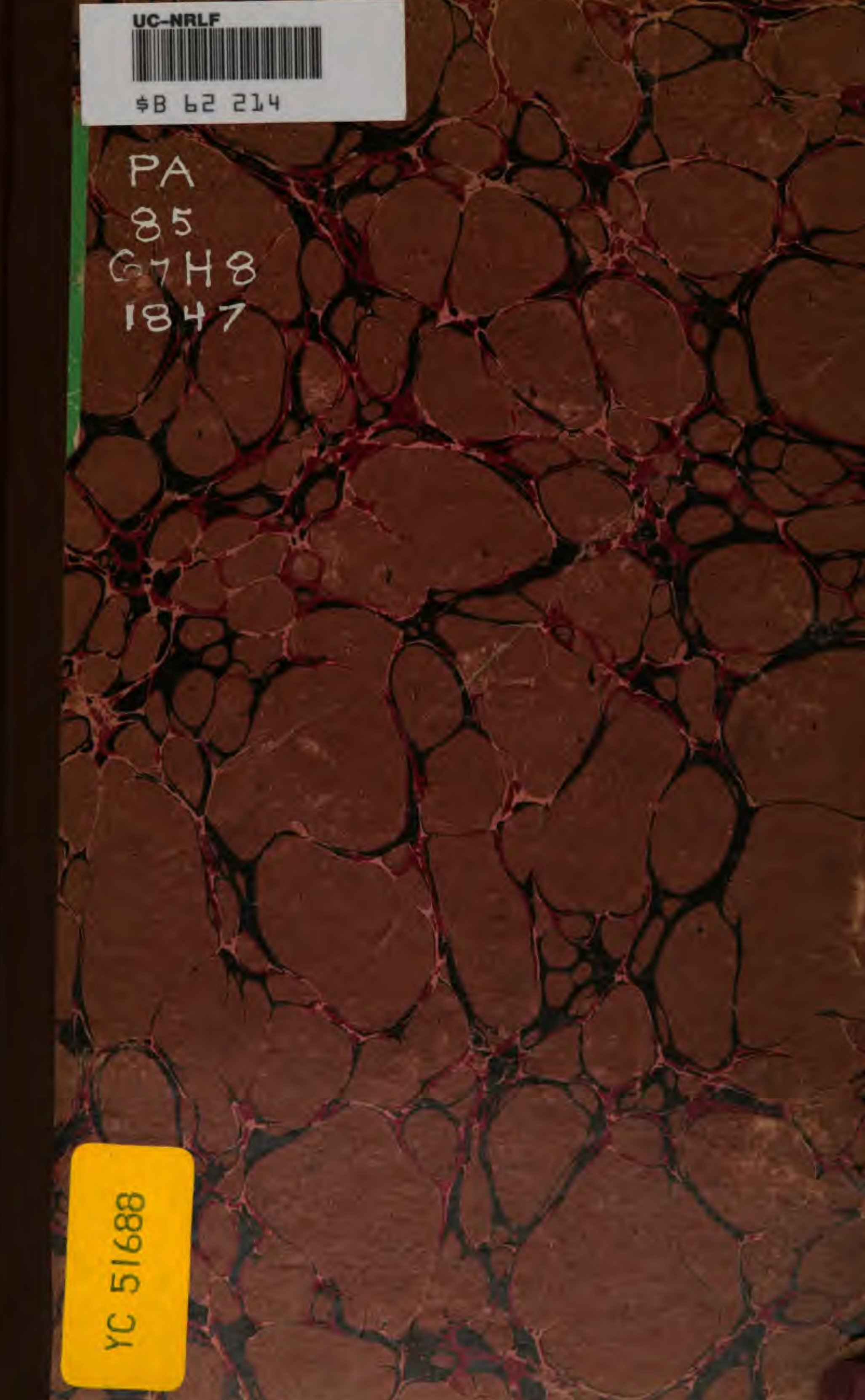
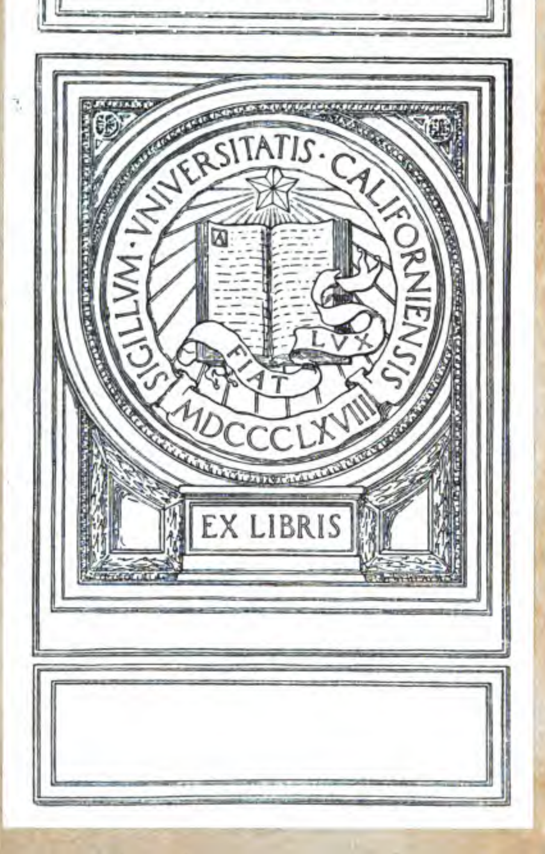



UC-NRLF
$B 62 214
PA
85
G7H8
1847
YC 51688



· FROM · THE · LIBRARY · OF ·
· KONRAD · BURDACH ·
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Ritschl Opusc. II. 125. 144.

Creuzer zur Gesch. der class. Philol. S. 93.

Drei Briefe von Gr. stehen in Bongarsii et Lingelshemi epistolae, Argentorati 1660. Bongars schickte ihm Beiträge zu Catullus, Sallust, Varro, Caesar u. zum corpus inscriptionum.

nmentar. in Onosandrum. Paris 1600. 1604. 4.

Historiae Augustae scriptores. LB. 1671. II. 8.

eneca. animadversiones schon in der Ausg. von Muret

Aurelius Victor in der Ausg. von Pitiscus u. Arntzen

Cicero

Sallust Frcft. 1607. 8. (unter Heinsius)

Von der Lampas erschien cura Palesii et Tamburini eine neue Ausg. Florent 1737. 1739.
Lucae 1747. Napoli 1751 in 4 fol

JEAN GRUYTERE

(JANUS GRUTERUS).

Extrait de la Revue de Liége.



JEAN GRUTER.

JEAN GRUYTERE

(JANUS GRUTERUS)

PAR

FÉLIX VAN HULST.

2e ÉDITION.

LIÉGE

FÉLIX OUDART, ÉDITEUR DE LA REVUE DE LIÉGE.

1847

JEAN GRUYTERE (JANUS GRUTERUS).

(Né en 1560 à Anvers—Mort en 1627).

Le talent littéraire n'a pas besoin d'aïeux ; mais, pour se faire estimer, il doit, comme tous les autres genres de mérite, être accompagné de qualités morales qui commandent le respect et résistent à certaines accusations. L'homme dont nous voulons nous occuper aujourd'hui fut plusieurs fois, pendant sa vie, en butte à une de ces accusations qui font toujours naître un préjugé défavorable sur la moralité de celui qui en est l'objet : on prétendait qu'élevé dans la foi catholique, il avait apostasié pour obtenir des chaires dans diverses écoles de l'Allemagne, et cette inculpation a été reproduite encore après sa mort. C'est pour la réfuter, que nous dirons quelques mots des parents de Gruytere ; ce préambule servira d'ailleurs à nous donner une idée exacte des premiers soins dont fut entourée son enfance.

Le père, d'une ancienne famille patricienne d'Anvers, s'appelait Gualter, ou, comme on dit en France, Gauthier de Gruytere ou de la Gruytere. Il était protestant et bourg-

mestre d'Anvers. En cette qualité il fut un des premiers qui signèrent la fameuse requête présentée à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, et qui donna lieu, comme on sait, à la dénomination de *Gueux* dont les insurgés se parèrent ensuite comme d'un titre glorieux.

Jean Gruytere, que nous appellerons Gruter parce qu'ainsi l'écrivent les Allemands, les Anglais et les Français, et que lui-même prit, selon l'usage d'alors, le nom latin de *Janus Gruterus*, naquit à Anvers le 3 décembre 1560. C'était l'année de la conspiration d'Amboise en France, et Charles IX commençait à régner deux jours après. (5 décembre.)

Gruter n'avait que six ans lorsque son père, proscrit par le duc d'Albe comme protestant et comme signataire de la requête dont nous parlions tout-à-l'heure, fut obligé de quitter Anvers (1567). Ce dernier alla se réfugier à Norwich, en Angleterre, avec son enfant et sa femme qui était Anglaise de naissance. Protestante comme lui, cette femme distinguée par son esprit et par son éducation s'appelait Catherine Tishem.

Catherine Tishem, outre l'anglais, sa langue maternelle, parlait plusieurs langues vivantes et particulièrement le français, l'italien et le flamand. Elle était de plus très-versée dans celles d'Homère et de Virgile, et on lui attribuait des connaissances variées en histoire naturelle. Un des bio-

graphes de son fils, qui est loin de se montrer panégyriste, [1] dit même qu'elle lisait Galien dans l'original, en ajoutant que très-peu de médecins pourraient en faire autant.

Catherine Tishem fut donc le premier instituteur de son fils; et le jeune Gruter dut à la tendre sollicitude d'une mère, toujours habile à écarter les épines des travaux auxquels elle assujettit notre enfance, de ne jamais se douter que l'on puisse rencontrer des labeurs pénibles dans l'étude.

Son père Gualter n'avait pas tardé à quitter Norwich pour se rapprocher de son pays en venant à Middelbourg. De retour à Anvers, il refusa d'abord les charges qu'on lui offrit; mais sous le gouvernement du duc d'Alençon, qui obtint, comme on sait, sans la mériter, la confiance des hommes modérés, il fut élu capitaine ou prévôt de son quartier, et plus tard l'un des quatre intendants ou commissaires des vivres chargés de pourvoir aux approvisionnements de la ville, emploi de grande confiance mais aussi d'une grande responsabilité, qu'il continua d'exercer pendant tout le temps que dura le siége d'Anvers par le duc de Parme. Gualter Gruytere avait pour collègue dans cette charge Philippe Marnix de Sainte-Aldegonde, l'un des chefs de la première alliance formée pour l'affranchissement des Pays-Bas, connue

[1] C'est une étrange distraction échappée à M. Boissonade, d'avoir appelé Paquot un des panégyristes de Gruter.

sous le nom de Compromis des Nobles. Etrange rapprochement! Le pieux André Schott, d'Anvers aussi, comme on sait, et qui par la suite devint l'ami du fils de Gualter, faisait vœu d'entrer dans la société des Jésuites pour obtenir du ciel le succès de l'armée qui assiégeait sa ville natale, c'est-à-dire la soumission d'Anvers à l'*autorité légitime* du roi d'Espagne et de l'Église; tandis que le père du jeune Gruter, animé d'un enthousiasme non moins ardent, la défendait de tout son pouvoir contre les entreprises de la *tyrannie étrangère*.

Revenons un moment en Angleterre auprès de Gruter enfant qui y grandissait en s'instruisant sous les yeux et aux leçons mêmes de sa tendre mère. Modeste comme le sont toujours les personnes réellement instruites, Catherine Tishem s'était renfermée, pour ce qui la regardait, dans les éléments des langues grecque et latine et de l'arithmétique; elle n'avait pas tardé à faire donner à son fils quatre autres maîtres dont les biographes ont recueilli les noms sans spécifier leur emploi. L'un d'eux même accompagna le jeune homme à l'université de Cambridge, où il acheva d'étudier ce qu'on enseignait alors sur les lettres et la philosophie. Quand il eut terminé cette partie de ses études, on venait d'appeler à l'université de Leyde (1575), pour y enseigner le droit, le fameux Hugues Doneau ou Donellus qui, à vingt-

quatre ans, avait professé avec la plus grande distinction à l'école de Bourges, ayant pour collègues Duaren, Cujas et François Hotman. Donellus, qui était protestant, avait couru les plus grands dangers lors de la Saint-Barthélemy (1572); ses élèves allemands l'avaient sauvé à l'aide d'un déguisement. En sortant de France, il s'était arrêté quelque temps à Genève; de là il avait passé dans le Palatinat et avait enseigné le droit civil à l'université de Heidelberg [1]. Le jeune Gruter fut donc envoyé à Leyde pour étudier la jurisprudence sous ce grand maître. Donellus, ayant une érudition très-variée et surtout des connaissances littéraires fort étendues, excellait surtout à rendre attrayantes pour ses auditeurs, des leçons qui semblaient sèches et arides données par d'autres; il s'exprimait d'ailleurs dans un langage élégant, pur et plein de naturel, et savait répandre ainsi de l'agrément sur les matières les plus ingrates. Loin de croire que les études littéraires dussent nuire aux travaux plus sévères qu'exige l'intelligence du droit, Donellus recommandait sans cesse aux jeunes gens, comme une diversion utile et comme l'un des meilleurs moyens d'assouplir les esprits et d'augmenter leur pénétration, l'étude des langues et surtout celle des historiens et des poëtes. C'est donc par les conseils

[1] V. Bernardi article Doneau dans la *Biographie Universelle*.

de Donellus que Jean Gruter, tout en suivant ses cours avec assiduité, pour obtenir le grade de docteur en droit, s'occupa en même temps, du soin d'approfondir la connaissance du français et de l'italien, que sa mère lui avait appris, et se mit à lire attentivement les poëtes les plus renommés de l'Angleterre, de la France et de l'Italie.

Une fois à Leyde, au milieu de ces travaux divers et avant même de recevoir le grade de docteur en droit, Gruter n'avait point tardé à se faire connaître par des poésies latines qui furent remarquées surtout à cause du jeune âge de l'auteur, car, il faut bien l'avouer pour être juste, et le mérite littéraire de Gruter n'a pas besoin d'être rehaussé par des réticences complaisantes, les vers qu'il fit à diverses époques de sa vie furent toujours d'une facture un peu lourde : ils manquent souvent d'harmonie, et particulièrement de cette grace qui ne s'apprend pas, qui accompagne sans effort certains écrivains privilégiés en vers comme en prose, soit qu'ils traitent des sujets graves ou s'amusent à des matières plus riantes, de cette grace qui semble même parfois s'éloigner d'autant plus que l'on se donne plus de peine pour l'attirer ou la retenir. Mais si les vers du jeune Gruter n'avaient que ce mérite relatif d'une science, dont on s'étonnait pour son âge, en revanche, les ouvrages de critique littéraire qu'il publiait à la même époque, auraient pu faire honneur à un homme mûr.

Ils lui ouvrirent dès-lors l'accès à une intimité honorable avec quelques hommes dont les noms ont eu trop de retentissement pour qu'il nous soit permis de les passer sous silence. Outre Donellus, son maître en droit, qui resta son ami, il se lia particulièrement avec Janus Douza, bien connu sous ce nom comme philologue, comme poëte et comme historien, qui avait vécu en France dans la société de L'Hospital, des Pithou, de Turnèbe, de Passerat, de Florent Chrétien, de Ronsard, de Baïf, de Dorat, etc., et qui sous son vrai nom de Jean Van der Does, seigneur de Noordwyck, fut également un magistrat éclairé, courageux, intègre et plein de zèle, un ambassadeur habile et même assez brillant auprès de la reine d'Angleterre Élisabeth.

Gruter eut aussi pour ami le fameux Jacques Arminius, ce chef de la secte des *Remontrants* qui s'honorèrent de prendre son nom quand ils se virent persécutés par les partisans de la secte opposée qui avaient pris celui de leur chef Gomare. A la différence de beaucoup d'autres sectes qui ne se divisaient que sur des questions de pure théologie et qui sont oubliées aujourd'hui, les Arminiens et les Gomaristes avaient en même temps un caractère politique qui leur a fait occuper dans l'histoire des Provinces-Unies une place qu'ils ne perdront pas tant qu'on se souviendra du grand-pensionnaire Barnevelt, de Grotius et du prince Maurice. Le dogme

inflexible de la prédestination, tel qu'il était enseigné par les sectateurs les plus ardents de Calvin, et tel qu'il fut soutenu par Gomare, le rival jaloux et atrabilaire d'Arminius, exerçait sur les esprits une influence comparable à celle que le fatalisme de Mahomet exerce encore sur les disciples de l'Alcoran. Une sombre résignation à tous les maux qui accablent l'humanité, une indifférence apathique pour toutes les tentatives faites en faveur de la liberté et du perfectionnement social, conséquences immédiates de cette croyance, s'accommodaient aux vues du pouvoir qui cherchait à s'étendre et à resserrer les liens de l'obéissance. Arminius fut frappé des obstacles que ce dogme de la prédestination opposait au développement de la charité, à l'adoucissement des mœurs et surtout à cet esprit de concorde et d'indulgence qu'il aurait voulu voir régner entre tous les chrétiens, et qu'il croyait ne pouvoir fleurir, qu'à l'aide de la foi à la liberté morale de l'homme. Au point de vue social, le seul qu'il nous soit permis d'apprécier, Arminius était donc *libéral* dans toute la force du terme; et nous ne devons pas être étonnés de voir les plus grands hommes de la république, selon l'expression de M. Stapfer, Hugo de Groot (Grotius), Rembold, Hoogerbeets et l'ornement de sa patrie, Jean Van Olden Barneveld, pencher pour ses opinions et le protéger contre la violence des Gomaristes[1]. Ajoutons qu'il était bien naturel

[1] *Biographie Universelle* au mot ARMINIUS.

aussi que le jeune Gruter se fût rangé du même côté, et que cette liaison était honorable pour son caractère.

Citons encore Pierre Bertius né à Beveren en Flandre, un peu plus jeune que lui (il était né en 1568) qui, comme lui, avait été dès son enfance transporté en Angleterre, (à Londres) pour échapper aux troubles religieux de son pays, et était venu achever ses études à Leyde. Après avoir enseigné les lettres à Dunkerke, à Ostende, à Middelbourg et à Strasbourg; après avoir parcouru l'Allemagne avec Juste-Lipse, pour s'instruire; après avoir été conduit par le même motif en Bohème, en Silésie, en Pologne, en Russie et en Prusse, Bertius revint à Leyde où il fut professeur et bibliothécaire de l'Université. Persécuté par les Gomaristes comme partisan d'Arminius, Bertius se réfugia en France où il fut nommé cosmographe et historiographe du roi Louis XIII et professeur royal de mathématiques.

Rappelons enfin qu'amateur de livres bien imprimés, il connut naturellement et vit assez fréquemment à Leyde le chef des Elzevirs, Louis Elzevir né à Liége, selon M. Beuchot, à Louvain selon d'autres, vers l'an 1540, qui s'établit à Leyde en 1580, fut plus tard nommé appariteur de l'Université et obtint des curateurs la permission d'avoir une librairie attenante aux bâtiments de l'Académie [1].

[1] V. *Bulletin et annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, tom. III, p. 281, et la notice de M. Beuchot, *Biogr. Univ.* au mot *Elzevir*.

La biographie de Jean Gruter s'allongerait beaucoup trop si nous devions mentionner tous les personnages connus, de son époque, avec lesquels son activité et son érudition le mirent en rapport. Cette même notice serait aussi plus étendue qu'aucune de celles que nous avons faites jusqu'à présent, si nous devions entrer dans le détail de tous les travaux auxquels il ne cessa de se livrer. Heinsius l'appelait la *colonne et l'appui des Lettres*. Les plus savants hommes du siècle, et l'on sait ce qu'étaient les savants de cette époque, passeraient, auprès de lui, disait Spizel, pour des oisifs ou des fainéants [2].

Comme les troubles d'Anvers étaient loin d'être apaisés, quand Jean Gruter eut obtenu le grade de docteur en droit à l'université de Leyde, son père ne voulut pas qu'il restât dans sa ville natale, il l'empêcha même d'y accepter la place d'échevin que l'on songeait à lui donner et l'envoya perfectionner ses études en France, où il séjourna assez longtemps pour y contracter quelques liaisons littéraires importantes et entr'autres avec la plupart des écrivains qui devaient coo-

[1] BAILLET, *Jugements des savants*, tome 2, p. 403.

[2] « Cum quo etiam doctissimi hujus œvi, si laboris emensi respectu » comparentur, desidiosissimi vocabuntur » (Spizelius, dans son *Litteratus felicissimus*, P. 2, p. 1042, cité par BAYLE, tom. 2, p. 622, note H. de la grande édition in-folio de 1640.

pérer à la rédaction de la Satyre Ménippée, et avec le bon P. Sirmond qui n'avait pas encore publié sa collection des Conciles, mais qui était dès-lors fort estimé des savants de tous les pays.

Gruter parcourut ensuite presque toute l'Europe. En 1586 il était professeur à Rostock, ville dépendante du duché de Mecklenbourg, à peu de distance de la Baltique, où il avait été appelé par le duc Jean Albert. Il quitta cette petite ville, parce qu'il n'y trouvait personne en état d'entretenir chez lui et d'alimenter par des échanges d'idées, le besoin impérieux qu'il éprouvait de cultiver sans cesse son esprit et d'accroître chaque jour la somme de ses connaissances [1].

Il resta ensuite quelque temps en Pologne. Il était à Dantzig, quand on lui offrit une chaire à l'université de Jéna [2]. Nous ne savons par quel motif il n'accepta point ; mais, peu après, il alla professer l'histoire à Wittemberg, à la demande de *Christian*, électeur de Saxe.

Après la mort de *Christian* (1591) son successeur Frédéric Guillaume exigea de tous les professeurs, qu'ils signas-

[1] V dans la SYLLOGE de BURMANN, à laquelle nous avons souvent recours pour la rédaction de ces notices, les lettres adressées de Rostock par Gruytere à Juste-Lipse, tom. I, p. 267-274. Ces lettres sont analysées par PAQUOT, *Hist. litt. des Pays-Bas*, tom. XVI, p. 39-40.

[2] SWEERTII *Athenæ Belgicæ*, p. 380.

sent un formulaire de doctrine religieuse, connu sous le nom de *La Concorde*, recueil de différents auteurs contenant une multitude de décisions en matière de foi qui furent l'occasion de grandes et vives discussions même entre les Protestants, ce qui a porté Paquot à donner à ce livre la dénomination de *pomme de discorde.* Gruter aima mieux perdre sa place que de signer, comme adhérant à son contenu, un livre qu'il ne connaissait pas. Il déclara que « ce serait une témérité à lui, d'approuver des » choses qu'il n'entendait point[1]. » Il fut donc renvoyé de Wittemberg avec le célèbre jurisconsulte *Wesembecius* (Mathieu de Wesenbeck) son compatriote, celui-là même dont les commentaires sur les *Pandectes ont été récemment réimprimés en Allemagne*[2] et deux autres professeurs; mais il y eut cette différence que « ceux-ci furent gratifiés des » gages de la moitié d'une année, comme on en use dans ce » pays-là à l'égard de ceux qu'on licencie honorablement; au- » lieu que Gruter ne fut pas même remboursé des frais de son

[1] Paquot qui rapporte les propres expressions de Gruter, dit qu'il refusa de signer *sous prétexte que ce serait*, etc. Pauvre Paquot ! il aurait sans doute traité avec plus de respect un scrupule de conscience aussi honorable, s'il avait prévu, quand il faisait cette notice, que lui-même aurait un jour besoin de l'appui de Marie-Thérèse pour mettre ses propres opinions à l'abri de l'accusation d'hétérodoxie.

[2] Né à Anvers 25 octobre 1531. V. *Sweertii Athen. Belg.*, p. 555.

» voyage. Le peu de soin qu'il avait eu de faire sa cour à ceux » qui disposaient des finances fut apparemment la cause de » cette distinction désobligeante. » (Paquot.)

Gruter se retira en 1592 à Heidelberg, où l'électeur Palatin Frédéric IV s'empressa de lui offrir une chaire d'histoire qu'il accepta. Environ dix ans après, il fut de plus créé bibliothécaire de la fameuse bibliothèque Palatine dont nous aurons à nous occuper encore à la fin de cette notice.

Comme nous le disions dès le début, il ne serait pas possible de parler de toutes les publications faites par Gruter sans sortir des limites dans lesquelles nous avons coutume de renfermer nos biographies. Nous nous attacherons donc à rappeler ses travaux les plus importants et nous commencerons, par nous occuper du genre dans lequel il s'est en quelque sorte élevé au rang de créateur. De même qu'Ortelius en géographie et Hubert Goltzius en numismatique sont généralement considérés comme des inventeurs, malgré les essais partiels faits avant eux et dont ils ont profité; Jean Gruter, pour ce qui concerne les inscriptions, est et sera toujours considéré aussi, comme une sorte de créateur. En dépit des publications faites avant lui, il a tant ajouté à la masse des connaissances déjà recueillies, il a tant fait surtout pour la classification méthodique des matériaux entassés auparavant pêle-mêle, par comparaison avec l'ordre

qu'il sut y introduire, que, tant qu'on attachera du prix à la science des inscriptions, le nom de Gruter lui servira de patron.

Pour mieux juger de ce qu'il fit, jetons d'abord un coup-d'œil sur ce qu'on avait fait avant lui.

Schoëll signale comme le premier savant qui, après la renaissance des lettres, conçut l'idée de recueillir les inscriptions gravées sur les monuments publics, temples, palais, arcs-de-triomphe, autels, tombeaux, etc., un italien du XV[e] siècle, connu sous le nom de *Cyriacus Anconitanus*, qui s'appelait réellement Pizzocolli [1] : mais cette collection, faite d'ailleurs sans aucun ordre, ne fut publiée que deux siècles après, par le bibliothécaire du cardinal Barberini (en 1654 ou 1660) et ne compte point par conséquent parmi les publications antérieures à Gruter.

Le second savant cité par Schoëll, *Nicolas Pirotto*, qui fut conclaviste du cardinal Bessarion au conclave tenu après la mort de Pie II (1458) et à qui on doit la conservation des fables de Phèdre, ne peut pas être compté davantage, puisque son travail n'a pas été imprimé ; mais il a servi à Burmann pour son Anthologie, ou choix d'Epigrammes.

[1] SCHOELL, *Histoire abrégée de la littérature romaine*, tom. III, p. 128.

Laurent Abstemius [1] dont les fables sont assez exactement citées au bas de chacune des fables correspondantes de La Fontaine, dans la très-jolie mais très-incorrecte édition ornée des dessins piquants de Grandville, publia en 1505 et en 1515 un recueil d'épigrammes tirées des monuments qu'il connaissait ou des manuscrits qu'il avait à sa disposition [2].

Jacques Mazocchi publiait en 1521 un semblable recueil d'épigrammes mais tirées seulement des monuments de Rome [3].

Dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius, le premier homme de lettres qui est indiqué comme ayant conçu l'idée de faire imprimer un pareil recueil est Conrard Peutinger, le même qui a donné son nom à la fameuse carte-routière des premiers temps de l'Empire romain, dont nous avons vu que notre Ortelius enrichit le monde savant [4]. La collection d'inscriptions publiée par le patricien d'Augsbourg, dans sa

[1] C'est le même dont il a été parlé à propos de la première édition d'Aurélius Victor dans la notice que nous avons donnée récemment du P. Schott. V. Revue de Liége, tom. vi, p. 260, note 1.

[2] Schoell, iii, p. 131.

[3] Id. ibid — et la Biblioth. lat. de Fabricius.

[4] Schoell, loco. cit. et Jo. Alb. Fabricii *Bibliotheca latina*, édit. d'Ernesti in-8. Leipsich 1774. tom. 3, p. 298. — V. la notice que nous avons donnée sur *Ortelius*, Revue de Liége, tom. iv, p. 17-18.

propre ville, en 1505, est intitulée : *Romanæ vetustatis fragmenta in Augustâ Vindelicorum*. Quinze ans après, *Jean Huttich* de Mayence mettait en lumière les inscriptions trouvées dans le territoire de sa ville, avec d'autres antiquités, en offrant à ses concitoyens et au monde savant ses *Antiquitates Moguntinæ*, 1520 ; tandis que, la même année, un parent de Peutinger, un autre patricien d'Augsbourg, que sa généreuse confraternité avec tous nos savants a pour ainsi dire naturalisé Belge, Marc Welser, publiait une seconde édition, augmentée, des inscriptions de son docte parent.

La première collection de ce genre qui embrassa les inscriptions recueillies jusque-là en Espagne, en Italie et en Allemagne, fut imprimée en 1534, in-folio, par deux savants Bavarois, professeurs à Ingolstadt, nommés Barthélemi *Amantius* et Pierre Bienewitz qui prit le nom d'*Apianus*. Cette collection avait été faite sous les auspices et à la demande de l'illustre Raymond Fugger d'Ausbourg, petit fils de tisserand et souche d'une maison souveraine [1]. « Mais la critique qui enseigne à distinguer ce qui est ancien de ce qui est nouveau, ce qui est vrai de ce qui est supposé, n'avait pas

[1] Les comtes de Fugger, en Souabe, sont alliés aux plus illustres maisons de l'Allemagne. V. l'article FUGGER par WEISS, *Biographie Universelle*.

fait alors de bien grands progrès dit Schoëll. » Amantius et Apianus commirent beaucoup d'erreurs, qu'il serait toutefois injuste de leur reprocher.

Parmi les écrivains qui, les premiers, signalèrent les fautes échappées à ces savants, on compte le fameux réformateur Mélanchthon[1] qui adressa une lettre à Amantius, et l'Espagnol Augustin, archevêque de Tarragone, dans ses *Dialogues*, dont nous avons vu que notre André Schott a fait une traduction[2].

Un autre Allemand, et un des hommes les plus savants du seizième siècle, George Fabricius donna en 1550, à Bâle, sa *Roma*, dans laquelle on trouve un grand nombre d'épigrammes inédites qu'il avait lui-même recueillies dans ses voyages ou que des amis lui avaient communiquées[3].

Parvenu enfin à Martin Smet, (ou Smetius), qui selon l'expression exacte de Fabricius, surpassa de beaucoup tous ses prédécesseurs[4], nous allons à proprement parler commencer l'histoire du grand ouvrage de Gruter, puisque celui de Smetius lui servit de base. Sans abandonner Fabricius et Schoëll nous aurons pourtant plus fréquemment recours à

[1] Fabricii *Biblioth. lat.* III, p. 298.
[2] V. Revue de Liége, tom. VI, p. 263.
[3] Schoell, *Hist. de la littérature romaine*, tom. III, p. 133.
[4] Hos vero longè superavit omnes Martinus Smetius, adjutus à Carolo Clusio. *Bibliothec. latina* III, p. 298.

Flayder et Leveneur (*Venator*), dont les notices, intéressantes, quoique Paquot les déclare ennuyeuses, ont été insérées au commencement de la belle édition des inscriptions de Gruter publiée par Græyius. Nous recourerons aussi parfois au travail consacré par Bayle au récit véritablement curieux des vicissitudes qu'eut à subir cet immense travail des inscriptions de l'antiquité.

Martin Smetius du village de West-Winckel, près de Bruges, avait employé six ans à parcourir toute l'Italie pour recueillir des inscriptions et les ayant jointes à celles que lui avaient communiquées d'autres savants et particulièrement notre grand botaniste Charles Delécluse (Clusius), il les avait divisées par classes, et rangées dans un ordre qui permettait d'y recourir sans beaucoup de difficultés. Marc-Laurin, seigneur de Watervliet, cet amateur éclairé de l'antiquité, que nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de nommer avec reconnaissance, avait, comme nous l'avons vu, chargé déjà d'une mission semblable notre Hubert Goltzius pour la recherche des médailles [1]. Emule des Frugger et des Welser d'Augsbourg, dans la manière d'employer sa grande fortune, Marc-Laurin offrit à Martin Smetius une rémunération généreuse pour avoir une copie de ses inscriptions.

[1] V. La notice de Goltzius, tom. v de la Revue de Liége, p. 16-18.

Pendant que Smetius y travaillait, le feu prit à sa maison et ne respecta ni ses meubles, ni ses livres, ni ses inscriptions, à la réserve d'une cinquantaine de feuilles contenant heureusement les premiers éléments de son travail, mis à part dans un cabinet qui fut préservé. Les encouragements, les dons généreux et discrets, les prières et les promesses de Marc-Laurin, rendirent enfin au patient antiquaire le courage qui l'avait presque abandonné. Smetius se remit à l'œuvre pour rassembler encore une fois les parties éparses de ce grand tout : la collection fut recomposée dans un ordre qui avait encore gagné et remise enfin entre les mains du seigneur de Watervliet.

C'était pendant la durée de ce fameux siége d'Ostende qui a fourni récemment à l'un de nos hommes de lettres les plus distingués, la matière d'un roman historique qui offre au lecteur autant d'intérêt qu'il prouve d'instruction solide de la part de l'auteur [1]. Marc-Laurin voulait fuir le tumulte peu favorable aux études qu'il affectionnait particulièrement. Il quitta la Belgique pour se retirer en France, jusqu'à ce que les guerres civiles de nos malheureuses contrées fussent apaisées. Il emportait avec lui et les anciennes médailles

[1] *Le château de Wildenborg ou les mutinés du siége d'Ostende*, par le Baron Jules de Saint-Genois. Il en a été rendu compte dans la *Revue de Liége*, tom. v, p. 392.

rassemblées par Goltzius et les inscriptions de Smetius. Tout cela devint la proie de cette même garnison d'Ostende qui avait arrêté notre pauvre poète anacréontique Jean Lernut de Bruges, dont l'infortune et les travaux nous occuperont aussi prochainement. Les inscriptions et les médailles furent envoyées en Angleterre [1].

Il n'était plus possible à Laurin de recourir encore à la patience laborieuse de Smetius : l'infortuné savant n'était plus : il avait péri de la manière la plus misérable. Rencontré aux environs de Termonde par des soldats espagnols qui l'avaient pris pour un ministre de la religion réformée, le malheureux Smetius avait été, malgré ses dénégations, insulté, frappé, maltraité de toutes les manières et enfin suspendu par ces fanatiques à un gibet improvisé au bord du chemin, où on le laissa périr (1578).

Quelque temps après que Laurin s'était vu dépouillé par un détachement de la garnison d'Ostende, Janus Dousa, se trouvant à Londres chargé d'une mission diplomatique par les Etats de Hollande, eut la bonne fortune de rencontrer un soldat anglais qui avait tout le manuscrit des inscriptions de Smetius moins deux ou trois feuilles qu'on en avait

[1] Sa veuve fut épousée en secondes noces par HUBERT GOLTZIUS. V. la notice de ce dernier, REVUE DE LIÉGE, tom. V, p. 28-29.

déjà détachées. Dousa s'empressa d'acheter le manuscrit qu'à son retour en Hollande, il mit à la disposition de Juste-Lipse, alors professeur à l'Université de Leyde dont Janus Dousa était curateur. Juste-Lipse mit aussitôt la main à l'œuvre pour compléter, autant qu'il le pouvait, le manuscrit de Smetius. On voit dans quelques-unes des lettres recueillies par Burmann, que le compagnon du voyage scientifique d'Ortelius, Jean Vivien, qui habitait aussi Anvers, fut, dans cette circonstance, un des savants qui fournirent le plus de matériaux utiles à Juste-Lipse : et nous retrouvons encore là le bon Marc Welser, conférant avec Vivien ou avec Juste-Lipse sur les difficultés qu'offraient quelques-unes de ces inscriptions. Juste-Lipse fit donc imprimer enfin la collection des inscriptions de Martin Smetius avec quelques suppléments [1].

Joseph Scaliger était alors à Leyde. Il avait lui-même copié dans ses voyages beaucoup d'inscriptions qui ne se trouvaient ni dans l'ouvrage de Smetius, ni dans les suppléments de Juste-Lipse. Connaissant l'aptitude éminente de Gruter pour un travail de cette nature, il l'engagea vivement à remanier et à compléter tout ce qui avait été fait.

Gruter se mit alors à rassembler avec une patience pro-

[1] *Inscriptionum antiquarum quæ passim per Europam Liber* etc. *ex offic. Plantinianâ apud Franciscum Raphelengium* 1598, gr. in-fol. de 175 feuillets et 59 pages sans les tables.

digieuse toutes les inscriptions publiées dans les livres où l'infortuné Smetius n'avait pas puisé; il en recueillit avec des peines inconcevables, une multitude d'autres encore inédites et donna au tout un ordre entièrement nouveau. Marc Welser dont la fortune était toujours prête à venir en aide à toutes les grandes entreprises de nos savants, aida Gruter pour toutes les avances que nécessitait une pareille publication. Scaliger dont le travail était d'une facilité proverbiale en tous genres d'érudition, consacra dix mois entiers à la confection des vingt-quatre tables indispensables pour se retrouver dans un recueil si volumineux et qui embrasse tant de sujets divers, et c'est ainsi, que put être mis à fin, en quelques années, un travail dont la confection semblait demander plus d'une vie d'homme.

Les collections de Gruter, intitulées 1° *Délices des poètes Italiens*, 2° *Des poètes Français*, 3° *Des poètes Belges*, qu'il publia sous le nom de *Ranutius Gerus*, anagramme de *Janus Gruterus* [1] et auxquelles il faut ajouter les *Délices des poètes Allemands*, forment ensemble quinze volumes, où l'on trouve la fleur des poésies néo-latines jusqu'à cette date. (1608, 1609 et 1614.)

[1] L'auteur des *Soirées Littéraires* J. M. L. Coupé avait pris cet anagramme au sérieux. «Ranutius Gherus dit-il, a publié, en 1614, à Francfort, un recueil intitulé : *Deliciæ poetarum Belgicorum*, en quatre volumes in-8o (tom. XVI, p. 115.)

Nous avons eu l'occasion de citer déjà sa *Chronique des Chroniques*, publiée sous le pseudonyme de JEAN GUALTER. C'était, comme le remarque M. Boissonade, le nom de son père qu'il empruntait ainsi pour l'immortaliser, en l'attachant à cet utile ouvrage.

Nous ne pouvons pas nous dispenser de mentionner encore son *Trésor critique*, ne fût-ce que parce qu'on y retrouve plus souvent qu'en aucun autre ouvrage, les noms de tous les philologues Belges du XV[e] et du XVI[e] siècle. C'est un recueil composé de six énormes volumes in-8, de quinze cents pages chacun, en petit caractère, dans lequel il a rassemblé, sous un titre que les lecteurs modernes trouveraient souvent hyperbolique[1], un trop grand nombre peut-être de commentateurs et de critiques encore inédits ou devenus rares de son temps.

On aurait tort toutefois de juger trop légèrement de l'utilité de ce recueil. Et dans la crainte qu'on ne suspecte de partialité l'opinion favorable que nous pourrions formuler ici, après avoir lu quelques-uns des petits traités qu'il renferme, nous aurons plutôt recours au jugement qu'en a porté

[1] LAMPAS *sive* FAX *artium liberalium*, in-8°, Francfurti, 1602. Sumptibus Jonæ Rhodii bibliopolæ. Il y a un septième vol. dit de supplément, qui n'est pas de Gruter, mais de Paræus. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

récemment un savant Anglais, bien connu par les études approfondies qu'il a faites du moyen âge et des temps qui ont suivi la renaissance. Voici en quels termes, parle Hallam, des nombreux opuscules littéraires réunis par Gruter dans son Trésor critique.

« Une petite portion de ces ouvrages appartient au XVe siècle, aucun d'eux ne sort de la période suivante. La plus grande partie des traités rassemblés dans cette ample collection rentre dans la classe des *adversaria* ou *observations mêlées*. Quoi qu'ils ne soient pas tous remarquables par cette concision étudiée qui distingue les travaux de Turnèbe, dans le même genre, la plupart de ces petits écrits sont renfermés en une page ou deux, et en conséquence le recueil de Gruter en rassemble une immense quantité. Ceux qui, aujourd'hui, en jetant un coup-d'œil distrait ou dédaigneux sur une note, recueillent tout le fruit des patientes investigations de ces hommes, devraient bien avoir plus de respect pour leurs noms, et ressentir plus d'admiration pour leur pénétration et pour les prodiges de leur mémoire. Ils avaient à confronter à la fois tout ce que l'antiquité nous a laissé. Ils pénétraient courageusement dans des profondeurs, que l'indolence de la philologie moderne, sous prétexte d'ennui, affecte de considérer comme indignes d'être explorées, et se considéraient comme obligés à devenir tour-à-tour légistes, na-

turalistes, historiens, artistes, agronomes, pour élucider les difficultés que leur présentaient les anciens écrits. Il est aussi très-permis de douter que nos éditions les plus récentes des classiques aient conservé tous les matériaux importants qu'avaient accumulés les infatigables recherches de ces hommes du XVI[e] siècle. Dans l'état actuel de la philologie, nous avons une connaissance incomparablement plus complète, qu'ils ne la possédaient, des finesses grammaticales, au moins pour ce qui regarde le grec et peut-être aussi, sommes-nous plus avancés sous le rapport de la correction des textes, quoiqu'ils fussent souvent très-remarquables dans ce genre; mais, pour la partie exégétique de la critique, pour ce qui concerne l'interprétation et l'éclaircissement des passages non pas corrompus mais obscurs, nous ne craignons pas de nous tromper en disant que le XVIII[e] siècle et notre époque actuelle sont plutôt restés en arrière des savants en *us* du XVI[e] siècle, qu'ils n'ont fait de progrès sur tous ces hommes dont les écrits restent oubliés dans la volumineuse collection de Gruter [1]. »

« Outre ce Trésor, dit Adrien Baillet, nous avons encore neuf livres de soupçons, où il y a sans doute plus que de

[1] *Introduction to the literature of Europe in the fifteenth, sixteenth, aud seventeenth centuries* by Henry Hallam, F. R. A. S., vol. 2, p. 8-9, (édit. de Beaudry, 4 vol. in-8°, 1839.)

simples conjectures et des soupçons. Venator dit qu'on doit considérer comme mérite et perfection dans cet ouvrage, ce qu'on prendrait dans les autres pour un défaut et pour un vice, et que sous la modestie de ce titre il fait connaître une grande pénétration et solidité de jugement. Il ajoute qu'on y trouve une variété agréable, une élégance telle que la matière le peut souffrir, de la délicatesse et de l'érudition où le sérieux est mêlé avec le plaisant.» Il assure qu'on aurait encore vu toute autre chose, si on avait publié les trente livres de critique qu'il promettait etc. [1]

Pour ce qui regarde les autres collections publiées par Gruter nous nous bornerons à indiquer les tom. 2, 3 et 4 du *Florilegium* ou *Polyanthea* de Langius, son recueil politique et moral contenant un choix de pensées, sentences, maximes, proverbes, etc. des Grecs, des Allemands, des Belges, des Anglais, des Italiens, des Français et des Espagnols en 3 vol. in-8°.

Nous nous contenterons aussi de nommer simplement les écrivains de l'antiquité dont il s'occupa d'une manière spéciale soit pour en publier des éditions nouvelles et plus correctes, soit pour les commenter et en dissiper les obscurités. Nous devons citer en première ligne, parmi les prosateurs : Cicé-

[1] *Jugements des savants*, tom. 2, p. 403.

ron tout entier, Jules César, Salluste, Tite-Live, Velleius Paterculus, Tacite, Suetone et Florus; il s'était aussi occupé de Pline-le-Jeune et des autres panégyriques anciens dont nous avons dit que Livineus avait dédié une édition à Marc Welser[1]; puis, des petits historiens de l'histoire auguste, connus sous la dénomination d'*Historiæ augustæ scriptores minores*, parmi lesquels figurent Suétone, Ammien Marcellin, Paul Diacre, Warnfrid etc.; parmi les Grecs, il édita ce qui nous reste des orateurs Dinarque, Lesbonax, Lycurgue, Herodes-Atticus et Demades, avec la traduction latine de Guillaume Canter etc. Enfin, parmi les poètes latins qui furent l'objet particulier de ses études et de ses investigations, nous devons citer Plaute, Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, Martial, les tragédies de Sénèque, les mimes de Publius-Syrus[2], Stace, et Apulée, que nous aurions dû nommer plutôt à la suite des prosateurs.

Jean Gruter eut une querelle littéraire assez vive, avec

[1] V. la notice sur *Les neveux de Lævinus Torrentius*, REVUE DE LIÉGE, tom. VI, p. 161.

[2] Les notes de Gruter sur les *Mimes* de P. Syrus, constituent peut-être l'ouvrage le plus curieux qui existe dans ce genre, comme spécimen de l'incroyable variété de connaissances du commentateur. V. *L. Annæi Senecæ et P. Syri Mimi.... studio et operâ* JANI GRUTERI *cum notis ejusdem recognitis et castigatis. Accedunt ejusdem notæ postumæ ut et nova versio græca Jos. Scaligeri*, etc. Lugd. Batav. apud. Isaacum, Severinum, 1727, in-8o.

Denys Godefroid, pour l'interprétation de quelques passages des ouvrages philosophiques de Sénèque; mais il ne faut pas oublier que Denys Godefroid était assez coutumier du fait; il avait eu déjà des discussions assez chaudes avec le P. Sirmond, et puis, comme dit Bayle, si la querelle de Gruter avec Godefroid fut violente *comme un torrent*, elle fut aussi de très-courte durée [1]. Godefroid ayant été appelé à Heidelberg par l'électeur Palatin, Frédéric IV, pour y enseigner le droit; il se lia d'une amitié très-étroite avec Gruter, amitié qui jamais depuis ne fut troublée par aucun nuage. Nous ne pouvons pas tenir le même langage pour ce qui regarde la querelle que Gruter eut avec le fougueux calviniste Parœus. Notre savant lui-même passa toutes les bornes par la grossièreté des expressions injurieuses qu'il employa contre son antagoniste; mais on est encore amené à le lui pardonner quand on voit que ce misérable Parœus, non content d'épuiser le vocabulaire des outrages pour assouvir sa fureur, lançait contre lui des calomnies odieuses et qui, à cette époque, compromettaient l'existence même de celui qui en était l'objet [2].

[1] Bayle, *Dict. hist.*, tom. 2, p. 623.

[2] Bayle, tom. 2, p. 623 note O. — Baillet, *Jugements des savants*, tom. 2, p. 403-406. C'est pour avoir l'occasion d'injurier grossièrement Gruter et d'accumuler contre lui tous les genres de reproches, que Parœus avait ajouté un septième volume au *Trésor critique* intitulé: *Lampas sive Fax Liberalium artium.*

Gruter était au surplus fort honnête homme, très-obligeant, très-généreux même, au point de s'être parfois mis dans l'embarras par la facilité avec laquelle il prêtait de l'argent à ceux qui lui en demandaient. Il répondit un jour assez plaisamment à un ami qui lui reprochait de ne savoir jamais refuser, qu'il était fort heureux pour lui, que le ciel ne l'eût pas fait naître d'un autre sexe : il aurait eu trop de peine à se montrer cruelle [1].

Le nombre et le mérite des savants avec lesquels il était en correspondance et qui n'eurent jamais la moindre altercation avec lui, suffirait d'ailleurs pour prouver, contre l'assertion de ses ennemis ou de ses envieux, que Gruter était bien loin d'être d'un commerce difficile. Outre le bon Welser qui ne se brouilla jamais avec personne que je sache ; le charitable Arminius ; le généreux et brillant Douza ; le libéral Hoogerbeets ; Ortelius, qui ne se querellait guère non plus ; le P. Schott, dont l'obligeante et active bonté aurait ramené la paix entre tous les savants, si un homme pouvait opérer ce prodige ; les Français Brisson, De Thou, Cujas, les frères Pithou, le P. Sirmond, l'historien anglais Cambden et une

[1] Bene secum actum quod puella non esset natus : haud dubie enim nemini se fuisse negaturum. (VENATOR, panegyr. p. 254. BAYLE, p. 622, note (K.)

foule d'autres savants que l'on trouve parmi ses correspondants: ce n'est pas une médiocre preuve de la bonté de son naturel que de pouvoir dire qu'il resta toujours en bons termes et même assez étroitement lié avec son ancien maître Donellus, dont les attaques contre Cujas prouvent pourtant qu'il n'était pas toujours d'humeur très-facile; avec Juste-Lipse qu'un esprit aussi brillant et plus impétueux encore que celui de Donellus, entraîna plus d'une fois dans les champs de la dispute; avec Pierre Bertius qui féraillait encore volontiers, et enfin avec Scaliger et Casaubon les plus fougueux et les plus intraitables polémistes de leur époque[1].

Les lettres de Gruter à Cambden nous révèlent en lui un

[1] La 3e édition du Recueil des Lettres d'Isaac Casaubon, que nous avons déjà citée dans les Vies des autres savants, et entr'autres dans celle du P. Schott (Roterd., gr. in-fo, 1709), renferme seulement huit lettres de Casaubon à Gruter (de 1594, 1596, 1601, 1606, 1609 et 1613). Ces lettres ont pour objet d'engager Gruter à redoubler d'efforts pour empêcher l'invasion de la Barbarie, de l'encourager à terminer le grand travail des Inscriptions, ou de lui envoyer quelques uns des ouvrages de Casaubon tels que son Commentaire sur Perse, un Traité de Grégoire de Nysse, ou son Polybe, dont il s'agit dans plusieurs lettres. Mais il résulte de leur contenu que les deux savants se sont écrit bien plus souvent. (V. *Isaaci Casauboni Epist.*, p. 116, 125, 236, 274, 334, 517, 573 et 586.)

Il y a vingt-quatre lettres de Gruter à Cambden dans le recueil intitulé: *Viri Clarissimi* Guilielmi Camdeni *et illustrium virorum ad G. Camdenum epistolæ*. Lond. Rich. Chiswell 1691. 4o.

Il y a treize lettres de Gruter dans Marquardi Gudii *et doctorum virorum ad eum epistolæ: adjectis aliis variorum et præcipue Cl. Sarravii, curante* P. Burmanno. Ultraj. Fr. Halma, 1697, 4o.

goût qui n'est guère le partage des esprits querelleurs et des caractères emportés. « J'aurais bien de la peine à entreprendre un nouveau travail, lui écrivait-il un jour, car mon petit jardin m'occupe maintenant du matin au soir [1].

Ailleurs il lui écrit que ses oignons et ses fleurs le réclament tout entier le matin et le soir et même dans le milieu du jour dès que le soleil se cache derrière quelque nuage. « Aussi,en ai-je les mains calleuses comme un laboureur,dit-il, et la peau hâlée comme un matelot. Mais grâce au ciel, ajoute-t-il, cet exercice me fait jouir d'une excellente santé et me soustrait à toutes les incommodités de la vieillesse [2]. »

Désintéressé et d'un caractère noblement indépendant, Gruter ne pouvait se plier à demander même les rémunérations auxquelles il avait des droits incontestables. « Ce n'est pas dans ma vieillesse, écrivait-il à Cambden, que j'irai apprendre à courber la tête; je la porterai même un peu plus haute, afin que chacun sache bien que je me suis usé moi-

[1] Neque facilè videor ad alium laborem ultrò adducendus : præcipue cum me hortulus et mane et vespere teneat assiduum. (Gruteri Epistolæ ad Cambdenum (1616). V Paquot, tom. xvi, p. 10.

[2] Bulbos verso et flores. Circa eos assiduus sum, imo et accubuus mane et vespere; etiam meridie ubi sub nube aliqua sol. Hinc manus habeo callosas ut arator, cutem fuscam ut nauta. Interim Deo Laus, valetudine sum optima, expers senectutis incommodis omnibus, 9 jul. 1617, ibidem.

même et que j'ai usé également presque tout mon petit patrimoine au service des lettres, uniquement pour suivre l'impulsion de ma conscience, et non pour acquérir des honneurs ou de la fortune..... Je pourrais améliorer ma position par une demande, ajoute-t-il; mais je suis d'une humilité assez fière, pour penser que l'on demande assez haut quand on remplit bien les devoirs de sa charge![1] »

Cet homme que Parœus traitait d'athée et qui, selon le même Parœus, faisait plus de cas d'un bon mot de Pétrone ou d'Apulée que de toutes les écritures, avait pourtant préféré, comme nous l'avons dit, se voir enlever la chaire d'histoire de l'académie de Wittenberg, que de signer un formulaire qui répugnait à ses convictions religieuses.

Gruter refusa par le même motif, une chaire magnifiquement rétribuée qu'on lui offrait à l'université de Padoue. Cette chaire de Padoue lui avait été offerte par l'intervention du fameux bibliophile napolitain Jean Vincent Pinelli, ce savant universel qui avait établi à Naples le premier jardin botanique de l'Italie et dont la somptueuse demeure, à Padoue, était tout à la fois une académie et un musée, réunis-

[1] Non curvabo cervicem jàm senex; sed contrà erectior ibo, uti constet toti orbi meipsum me resculasque meas fere universas impendisse studio litterarum, conscientiæ unius causa, non honorum, non opum.......... Nancisci possem plura, si peterem; sed sum tam superbæ humilitatis ut arbitrer satis eum petere qui bene servit (21 septembre 1611). Ibid.

sant la plus belle bibliothèque que jamais particulier eût possédée, un cabinet d'antiquités et de médailles, où avaient puisé largement, et Smetius pour ses inscriptions, et Hubert Goltzius pour sa numismatique; et en outre, une collection d'instruments de mathématiques et d'astronomie, des fossiles, des métaux, des cartes, des dessins, etc. « Pinelli, dit son biographe Weiss, invitait tous ceux qui partageaient son goût pour l'étude, à regarder ses collections comme les leurs[1]. » Le généreux emploi qu'il faisait de ses connaissances très-variées et de sa grande fortune le rendait bien digne d'être l'ami de Marc Welser. Aussi, voyons-nous que l'un et l'autre s'étaient unis pour procurer à Gruter l'une des chaires les mieux rétribuées de toutes les écoles publiques de l'Italie[2]. Ils avaient eu de plus la délicatesse de lui faire assurer la liberté de conscience. Malgré les instances de Pinelli et de Welser, Gruter refusa, ne pouvant se faire à l'idée de devoir se soustraire aux regards du public pour l'exercice de son culte.

Les curateurs de l'université de Leyde avaient résolu de lui offrir la chaire d'éloquence, quand Juste-Lipse l'aban-

[1] *Biographie Universelle.*

[2] *Invidendo stipendio*, dit Sweert, qui copie l'expression contenue dans une lettre de Pinelli et de Marc Welser. — Les gages fixes étaient de 1200 ducats, dit Paquot, et l'on sent que c'était fort extraordinaire pour l'époque.

donna; dans le cas où Scaliger à qui elle avait été promise d'abord, ne l'accepterait pas : peu après ils l'invitèrent à venir à Leyde, offrant de créer pour lui une chaire de morale. L'académie de Franekere lui proposait dans le même temps, une chaire d'histoire, et le roi de Danemarck lui fit plusieurs fois des propositions pour l'attirer à l'université de Copenhague. Gruter rejeta toutes ces offres sans orgueil comme sans effort.

Il était professeur à Heidelberg, et joyeux surtout d'avoir été nommé conservateur de la riche bibliothèque Palatine. Au milieu de ces précieux manuscrits qu'on n'avait pas encore explorés pour la plupart, Gruter trouvait un aliment toujours nouveau à la passion de s'instruire qui semblait croître en lui à mesure qu'il la satisfaisait. Donnant peu d'heures au sommeil, travaillant toujours debout, correspondant avec tous les savants, Gruter produisait chaque année des ouvrages dont chacun semblait être le fruit d'une longue suite d'années de recherches. Il était heureux enfin, quand cette magnifique bibliothèque, source de ses innocentes jouissances, fut saccagée sous ses yeux, par les troupes de l'Empire, et qu'il vit ramasser pêle-mêle, pour les envoyer à Rome, tout ce qu'elle renfermait de manuscrits.

Sa bibliothèque personnelle, acquise au prix de tant de sacrifices pécuniaires, et, ce qui est bien plus pénible encore

pour un véritable amateur, au prix de tant de recherches qu'il est impossible de renouveler à un certain âge, il eut la douleur de la voir livrer au pillage, sans pouvoir en sauver la moindre partie. C'est à cette occasion qu'un de ses compatriotes, le fameux général Tilly, signala si tristement l'ignorante brutalité qui le rendait plus digne d'être compté parmi les émules des Érostrate et des Omar, que de figurer au *Panthéon des Belges illustres* [1]. Trente cavaliers de l'armée de Tilly furent logés dans la demeure modeste de Gruter. Les manuscrits de la bibliothèque du savant furent, malgré ses réclamations, déchirés, pour servir de litière aux chevaux [2].

Sexagénaire, dépouillé de tous ses trésors, Gruter se vit alors proscrit, obligé de fuir avec son vieux serviteur Sched qui, à l'exemple de son maître, aima mieux souffrir les maux de l'exil que de manquer à ses convictions.

Nous lisons dans Leveneur, qu'on disait au pauvre Sched qu'il pourrait rester à Heidelberg s'il voulait changer de religion : « J'aime mieux l'exil, répondit-il ; si je ne puis passer mes jours dans une ville, je les passerai aux champs ou dans

[1] V. Ce qui est dit de Tilly, dans la REVUE DE LIÉGE, tom. VI, p. 269 et 270.

[2] SWEERTII *Athenæ Belgicæ*, loco citato. C'est au reste une des traditions les plus vivaces parmi les souvenirs qui font exécrer le nom de Tilly dans le Palatinat.

les bois : Dieu m'y fournira quelques herbes ou quelques racines qui entretiendront le peu de vie qui me reste ! [1] »

Gruter eut beau invoquer en sa faveur la vieille amitié qui l'unissait au P. Schott, et montrer pour preuve, les lettres qu'il en avait reçues et les livres mêmes que celui-ci lui avait dédiés ; il eut beau rappeler ses anciens rapports et sa correspondance avec le P. Sirmond ; d'autres jésuites, beaucoup moins savants, et certes aussi bien moins réellement pieux, persécutèrent le docte vieillard au nom de la religion.

L'empereur Rodolphe II, à qui Gruter avait dédié ses inscriptions, avait voulu lui accorder en récompense, le titre de comte Palatin. Par suite de réflexions que l'on fait rarement chez nous en pareille occasion, Gruter avait répondu qu'il avait assez, en ce genre, des modestes armoiries de sa famille. L'Empereur avait songé alors à lui accorder un privilége pour la publication de tous ses livres ; mais il était mort sans avoir signé les actes, auxquels ne pensa plus son successeur; et Gruter n'avait garde de rien faire pour rappeler ces promesses.

Honteusement abandonné par des hommes qui auraient dû se faire gloire de le protéger et d'attirer sur lui les faveurs de la puissance, forcé au contraire de quitter la ville qui

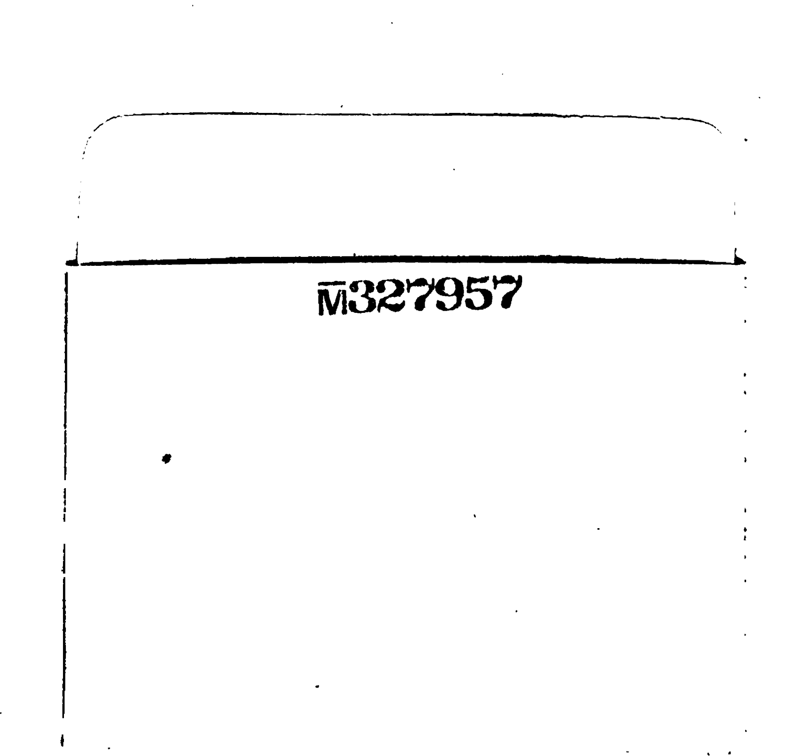
[1] VENATOR, Gruteri panegyr., p. 272, cité par BAYLE, p. 625, note (O).

était devenue le siége de ses grands travaux littéraires, et privé des éléments nécessaires pour en poursuivre le cours, Gruter voulut cependant encore utiliser ses malheurs mêmes, au profit de ceux qui pourraient être soumis à pareille infortune : il fit la *Bibliothèque des Exilés* [1], ouvrage que Bayle loue comme renfermant d'excellentes réflexions morales, mais qui ne put soustraire son auteur aux conséquences des coups trop rudes qu'il avait reçus.

Gruter, toujours errant dans le voisinage de la ville, dont il ne pouvait se résoudre à s'éloigner, toujours persécuté et malheureux, mourut le 20 septembre 1627, au moment où l'université de Groningue l'appelait à une chaire d'histoire et de littérature grecque [2].

[1] *Bibliotheca exulum, sive enchiridion divinæ humanæque prudentiæ.*

[2] Consultez, pour la vie de Gruter, outre Leveneur ou Venator et Flayder souvent cités dans la notice de Bayle et qui se trouvent au commencement de l'édition des *Inscriptiones antiquæ totius orbis romani* donnée par Grævius, Amsterdam 1707, 4 vol. in-fol. tom. 1er p. 29 et 47. BAILLET, *Jugements des Savants*, tom. II, p. 403-406 et tom. V, p. 99-113; Baillet donne en cet endroit, la liste de tous les poètes Italiens, Français. Belges et Allemands, contenus dans les collections publiées par Gruter, SANDER qui l'a aussi placé parmi les Gantois p. 63.—VALÈRE ANDRÉ, p. 438. 439.— SWEERT, p. 380-381. — FOPPENS, p. 548-549— Les *Mémoires* du P. NICERON, tom. IX, p. 388 et suiv.— PAQUOT, tom. XVI, p. 1-42, renferme beaucoup de faits mais sans ordre; il a d'ailleurs souvent adopté les idées des ennemis de Gruter. — M. PEERLKAMP, *Vita Belgarum qui latina carmina scripserunt*, p. 261 263.—Notice de Gruter par BOISSONADE dans la *Biographie Universelle* et SCIOPPIUS *De arte critica*, p. 14.


M327957

